L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 1er MAI 1887.

Une rencontre.

Madeleine de Roncas avait dix-huit ans, lorsque son père mourut d'une congestion, à la nouvelle d'une faillite qui engloutissait toute sa fortune ; c'était une belle jeune fille, aux grands yeux bruns veloutés, profonds et rêveurs ; le nez, petit, délicat, aux narines mobiles, donnait à cette physionomie un peu grave, un piquant plein d'attrait, les lèvres rouges, d'un dessin fait, découvraient les plus jolies dents du monde, une toison d'or couronnait cette belle et spirituelle tête ; plutôt grande que petite, les attaches délicates, les mains longues et fines, le pied fin et cambré, donnaient à toute sa personne un cachet de haute distinction, et lorsque les mignons soulliers furent remplacés par de fortes bottines, et les gants de Suède par des gants de fil, ils ne purent cependant cacher complètement ces beautés aristocratiques.

Madeleine tenait de sa mère la beauté, mais au moral elle était le portrait vivant de son père : Bonne, loyale, courageuse, un cœur taillé dans l'or le plus pur ; aussi, lorsque la gêne remplaça le luxe, ainsi le bientôt de la misère, elle se dévoua comme une sainte on comme un ange sans une plainte, sans une parole de regret.

Non seulement elle prodigna à sa mère les soins les plus tendres, mais, pour satisfaire les fantaisies coûteuses de la marquise, vieille enfant gâtée, elle se mit bravement à l'ouvrage faisant abstraction de tout, elle qui peignait avec un véritable goût d'artiste, des gerbes de fleurs que n'eût point désavouées un artiste, elle entreprit, pour une maison de gros, de peindre des images, par douzaines, cela se payait !

Pas beaucoup de talent, mais le coup de pinceau sûr, non plus que de goût ni d'art, mais de la dextérité, des couleurs bleues, roses, violettes, pour représenter myosotis, rose ou pensée, et vite, vite, c'est du commerce, trois francs la douzaine, on gagne pain !

Au commencement, elle ne travaillait que quelques heures, puis augmenta à mesure que les besoins se faisaient sentir, c'est à dire que l'appartement se vidait des objets de luxe qui rappelaient le passé.

Les jours, les semaines, les mois se succédaient, et la gêne, malgré le beau courage de la jeune fille, devenait de jour en jour plus évidente.

Madeleine venait d'atteindre ses vingt-deux ans ; elle était peut être encore plus belle avec sa pâleur nacrée, ses grands yeux voilés, bleutés dessous, avec ses jolies lèvres pâlies, où le chagrin, l'amertume, avaient gravé son sceau à chaque coin qui s'abaissait un peu.

C'est à cette époque que nous la retrouvons ; elle est penchée sur une table couverte de bouts d'ivoires, d'ivoirines, de parchemins, son pince-au court de l'une à l'autre image.

—Enfin ! ja fini ! dit Madeleine en se précipitant dans la chambre de sa mère, où la malade, sous ses rideaux rouges, reposait dans des draps fins et tiès blancs ; elle jouait avec le jabot de sa robe de nuit, le regard perdu, ses jolis cheveux blancs bouclés en boucles bien faites, de chaque côté de sa figure vénérable, qu'un bonnet, coquettement paré d'un ruban mauve, encadrait.

—Vite, chère mère, embrassez-moi et dites moi ce qu'il vous faut, dit Madeleine en mettant son chapeau ; je sais, je crois, un peu en retard et je vais être grondée par Mme Gautier, qui va peut-être me menacer de ne plus me donner de travail, comme elle a fait déjà, lorsque je suis restée huit jours sans pouvoir travailler.

—Bien ! quelle vie dit Mme de Roncas d'un ton dolent, toujours travailler et manquer de tout.

Madeleine pâlit affreusement en entendant cela ; mais sa pâleur s'accrut encore lorsqu'elle entendit sa mère lui demander non seulement ses pommades, un livre nouvellement paru, mais encore un couvre-pied en soie, puis une bonbonnière en écaille.

Dix huit francs ! je vais toucher dix-huit francs, pensait la jeune fille ; comment faire ? Mais, ma mère, j'ai sacrifice ; il sera toujours temps de lui refuser lorsque vraiment il n'y aura plus rien.

Après avoir embrassé, câlinée une minute la malade, Madeleine rentra dans sa chambre, douchement elle détacha une riche étoffe dont la pourpre rehaussait pour la jeune fille quelques beaux cottons satisfaite de sa mère. Du moins, elle porta les lèvres, puis, refoulant les larmes prêtes à couler, elle enveloppa soigneusement l'étoffe, sûre de n'avoir rien complaint au moins.

—Mme C. Prêt moi.

—Oui, Madeleine de Roncas, dit-elle, en baissant encore la voix.

—Votre adresse ?

—24, rue Cassette.

Près d'elle, un jeune homme qu'elle ne voyait pas, avait prêté la plus grande attention à ce colloque, et, lorsque Madeleine avait prononcé son nom, une crispation douloureuse avait tordu sa bouche, en même temps qu'il enveloppait d'un regard de profonde admiration la jeune fille.

—Et vous, monsieur ? dit l'employé.

—Moi, répondit le comte de Marville, rien ; si, reprit-il, comprenant qu'il fallait dire quelque chose pour expliquer sa présence :

—Je venais demander un renseignement pour le dégagement.

—Pas ici, le bureau dans la cour, à droite.

Le comte porta la main à son chapeau, et sortit le cœur pénétré d'une impression de douloureux respect pour la jeune fille, dont il apercevait la silhouette élégante se détacher, en noir, au milieu de la clarté vive du soleil, qui commençait à se faire plus deux, plus caressant, avant de disparaître à l'horizon.

Le comte de Marville avait trente ans, c'était ce qu'on convient d'appeler un parfait "gentleman". Il passait pour un homme à bonne fortune, un heureux ! Heureux ! ...il aurait pu l'être s'il eut suffit d'être jeune, riche, titré, mais il s'ennuyait comme il disait souvent ; puis, ce qu'il ne disait pas, c'était le remords qui lui rongeait le cœur. Cette fortune, qu'il grossissait par ses gains au jeu, aux courses, était de l'argent mal acquis par un de ses oncles maternels, banquier, qui avait fait faillite et qui avait cependant laissé à son neveu, le comte Roland de Marville, quatre millions !

A vingt et un ans, Roland était entré en possession de cet héritage dont il avait joui sans scrupule jusqu'au jour où il apprenait, par des papiers retrouvés dans un vieux bureau, la provenance de cet argent qui, maintenant, lui brûlait les doigts.

Une demi-heure après sa sortie du Mont-de-Piété, Roland de Marville sonnait à la porte de la marquise de Roncas ; une petite bonne vint lui ouvrir, et, après l'avoir fait attendre quelques minutes dans une pièce presque nue, l'introduisit dans la chambre de la marquise.

—Madame, dit le comte en entrant, pardonnez moi si je vous dérange, mais ce que j'ai à vous dire devra certainement vous faire plaisir et, j'espère, plaider pour moi qui me présente chez vous, sans y être présenté, ni connu de vous.

Après ce préambule, il tira son portefeuille, sortit quelques feuilles soigneusement pliées et les présenta à la vieille dame.

Mme de Roncas devint extrêmement pâle lorsqu'elle vit que ces papiers représentaient sa fortune disparue ; elle fixa Roland de Marville qui vit dans ce regard une interrogation :

—Madame, j'ai une confession pénible à vous faire ; mais le devoir, l'honneur l'exige de moi ; et, si douloureuse soit-elle, je ne veux pas tarder une minute à vous la faire.

Je suis, madame, le neveu de cet homme qui vous a réduite à la misère ; cet homme a été bon pour moi, et cela me défend de le maudire ; mais je ne suis pas, le jour où j'ai découvert la provenance de l'héritage que mon oncle m'avait légué, de le restituer à qui de droit. Aujourd'hui, j'ai rencontré Mlle de Roncas, et je ne sais pourquoi je me sens mis à la suivre ; toute sa personne m'inspirait un profond respect, une sympathie indéfinissable, et sur ses pas je l'ai trouvé... Oh ! Madame, ne me faites pas prononcer l'affreux nom, et j'après par elle-même son nom, et son adresse.

—Comment ? par ma fille ; mais, monsieur, je ne vous comprends pas !

—Elle vous dira elle-même assurément, madame, ce qu'elle a fait cette après-midi ; et si elle ne vous le dit pas, je ne veux pas vous croyez que je vais mettre ma tête là dedans, pour attraper des boutons ?

Le Jean Hiroux russe qui a demandé comme dernière grâce d'aller au supplice chassé de bottes neuves, est évidemment un cousin du précédent.

Le besoin de ne pas souffrir longtemps avec une nouvelle chaussure !

Il paraît que MM. les récidivistes ornaient des petites soirées en Nouvelle Calédonie.

Abadie, qui est directeur du théâtre, en qualité d'ex-machiniste de la Porte-Saint-Martin, a organisé une petite fête en l'honneur des nouveaux arrivants.

Naturellement, plus le condamné a été criminel, et plus il a droit à la considération des copains. Ce qui fait qu'on entend murmurer par la valetaille :

—Qu'est-ce que c'est que ce petit blond, là-bas ?

—Pensé ! un simple escroc.

—Et ce gros brun ?

—Tout ce qu'il y a de mieux, mon cher. Quatre assassinats et trente-deux vols !

Sur la porte d'un armurier :

Spécialité de carabines pour les éléphants.

Va là un métier dans lequel il doit y avoir de la morte-saison !

Le petit Robert reçoit une correction de son père et croit devoir pousser des cris d'animaux.

—Dis, tu as fini, lui dit son père ; à ton âge, j'en ai reçu bien d'autres.

—C'est pas une raison pour te venger, ça !

A travers champs.

Les petits côtés de l'Histoire.—A quoi ils devraient servir et à quoi ils servent.—Un mariage rêvé.—La baignoire de Marat.—Une nouvelle relique à l'Hôtel Carnavalet.—Deux empereurs.—Le duc d'Aumale et le général Pierry.—A propos du suffrage universel.—En Italie.—Madame de Lavalette.

M. Henry d'Ideville a écrit *Les petits côtés de l'Histoire*. C'est un titre bien trouvé pour chatouiller les curiosités. La "petite" histoire est utile à la grande ; elle peut servir d'abord à la vérifier.

Il est vrai que ce n'est point pour cet usage que le goût d'à-présent la recherche ; c'est précisément pour l'usage contraire. Par les "petits côtés" on s'attache à détruire le prestige des grandes figures. Madame de Rémusat a établi que Napoléon ne pouvait être un grand homme, puisqu'il était intermittent dans sa galanterie envers les dames et qu'il ne savait pas attacher sa cravate. Michelet, dès longtemps avait démontré que Louis XIV ne pouvait sérieusement passer pour un grand roi puisqu'il eut une fistule. Je passe par-dessus les "démolitions" récentes opérées par le grave M. Taine avec un marteau de poupée.

M. Henry d'Ideville n'est pas de cette école de Lilliput. Mêlé à beaucoup d'événements et à beaucoup de personnages, au cours d'une carrière diplomatique puis administrative, il a vu de près les "petits côtés" et s'en sert pour le véritable usage que j'indiquais plus haut,—pour éclairer des choses plus grandes. M. d'Ideville est ce qu'on appelle "un bon esprit ; et par une contradiction que je ne me charge pas d'expliquer, il est tout à fait de son temps. C'est ce qui prouve que les deux adjectifs "sensé" et "modéré" peuvent quelquefois se marier ensemble.

Quelquefois, mais rarement.

La première des études qui composent ce livre vraiment piquant nous fait connaître ce qu'est devenue la baignoire de Marat. Le fameux récipient où ce fou lavait ses plaies et où Charlotte Corday fit couler ce "sang impur," appartient à un curé de campagne. C'est le même hasard ironique qu'on admirerait si la dernière soutane de l'évêque Affre était tombée aux mains du citoyen-édile Vaillant ou de Joffrin : la destinée a des jeux plaisants.

Cette baignoire du monstre est de cuivre, en forme de sabot, par conséquent entièrement recouverte, ce qui explique comment Marat donnait ses audiences au bain. Un siège, de cuivre également, y est placé au fond ; il se baignait assis. De chaque côté est un bouton qui servait à fixer la planchette sur laquelle il écrivait. Les imprimeurs enlevaient ces feuilles encore tout humides d'encre ; il y a des abus de l'imprimerie qui en feraient regretter l'invention. Dans cette posture assise, Marat offrait au poitrine à la folle revanche de tant de victimes que Charlotte avait méditée ; elle dut frapper à coup sûr.

Comment cette baignoire est-elle arrivée en ce fond de la Bretagne ? Avec le mobilier d'une demoiselle de Saint-Malaire, fille d'un général assez connu, lorsqu'elle s'y fixa ? y a soixante ans ! Comment l'avait-elle acquise elle-même ? La baignoire fut donnée par son héritière en curé. M. Thiers eut assez récemment connaissance de cette particularité curieuse. Mais comment se fait-il que le conseil municipal de Paris, en quête de reliques révolutionnaires, n'ait point déterré celle-là ? Il réparera son oubli : le "cabot" de Marat figurera au Musée Carnavalet et représentera bien un "petit côté de l'histoire",—mais un ignoble et méchant côté.

Toujours à l'affût de ancienne placarde, des vieilles brochures qui font revivre le passé, M. d'Ideville, un jour, trouva sur les quais une proclamation qui fut affichée dans Paris après les journées de Juillet 1830, et qui offrait aux Français, comme souverain, "un enfant de la grand'ville", le duc de Reichstadt. Cette pièce est insérée dans le chapitre intitulé "Les deux empereurs de 1830."

Mais pourquoi "deux" empereurs ? C'est ce qu'explique un second placard dont l'auteur voulait absolument que le duc d'Orléans alors, au lieu de "Louis Philippe, roi des Français", fût appelé "Philippe Ier, empereur". Par malheur, il aurait rallié les bonapartistes. Cet expédient ne fut pas adopté par le nouveau souverain qui, peut être, n'en connaît pas même la proposition.

Dans les *Petits côtés de l'Histoire*, on trouve beaucoup de choses inconnues sur la famille d'Orléans, entre autres un récit de la brillante affaire de la Smalah par le général Fleury.

Le duc d'Aumale cédait avec longanimité à l'humeur et prenait ses regards autour de lui agité son épée et dit : "Ces mots superbes étaient à ce dernier que je ne pourrais jamais oublier. Ma foi messieurs nos aïeux n'ont jamais trouvé de beaux jours pour prendre la place à leur ancêtre."

Nous partîmes à fond de train et je laissais en chemin je n'en pas un instant la pensée que nous revindrions avantage d'étapes sinon capitaine de spahis et officier d'ordonnance du général Bugeaud, il faut le chasser, le traite. A la suite de cette affaire deux capitaines furent dégradés sur la demande du général duc d'Aumale du Barrau et moi.

Encore un petit côté très savoureux que cet hommage rendu à un prince de la Maison de Bourbon par le grand écuyer de Napoléon III ; mais ceci est un "petit côté" honorable et droit. A la bonne heure !

Sur Napoléon III lui-même et sur le maréchal de Mac-Mahon, je relève une anecdote bien amusante. Elle se passe à Oran, dans un voyage que l'empereur, lit en Afrique (1865) ; elle vaut la peine d'être citée tout entière.

L'empereur et le maréchal, alors gouverneur de général de l'Algérie, cheminant côte à côte, à cheval, arrivent à un certain emplacement aux portes de la ville.

C'est le maréchal qui parle :

Voici, Majesté, un endroit qui me rappelle un singulier souvenir. C'était un mois de novembre, au moment où votre prédécesseur du plénitude de 1852 lorsque j'agissais de donner un maître à la France. Ce jour-là, j'avais fait tirer du canon et le maréchal de maréchal ou le soit rengé aussi vivement. Je commandais la province d'Oran. Un jour sur cette place, on vint me prévenir de venir voler et jeter dans l'urne le canon fatal.

Votre Majesté me paraît un ami, j'étais sincèrement dévoué à dévoué. Mon passé mes convictions monarchiques et les de nos familles et surtout celles de ma mère la duchesse.

—Je comprends, je comprends, mon maréchal, interrompit l'Empereur, mais continuez, que s'est il passé ?

—Eh bien, ainsi que je le disais à Votre Majesté, ma résolution était formelle. Toutefois je pensais que nous pouvions, ma conscience m'interdisant d'influencer le vote, et je pénétrai non était major quoique valeur la dernière.

Tout se passa avec calme et dans une certaine solennité. Nous étions sur une estrade, près du bureau où se tenaient les scrutateurs et les urnes.

Les soldats, bien qu'ils n'y fussent point forcés, votaient à bulletin ouvert. La cavalerie commença le feu, puis vint l'infanterie défilant devant nous, suivant de nous dans l'urne. Vint ensuite l'infanterie, sauf trois ou quatre exceptions, tous les soldats votèrent affirmatif. Le génie et les pontonniers s'avancèrent, les mêmes paraissant, mais en minorité. L'artillerie, où j'avais un ami, fit le tour de l'estrade, les non je dois le dire étaient un peu plus nombreux ; sans être en majorité. On ne regardait, chacun était attentif. Jamais les soldats n'ont montré d'administration, même proportion. Enfin, arrive, en dernier, le bataillon de discipline. A la nanisité, tous non ! Ma foi, votre ami était vaincu. Voilà comment malgré mes intentions, le dépouillé dans l'urne non étaient "Un vérité, si en dépit de mes conseils et de ceux de ma famille la marée haute, je ne pouvais imiter le bataillon de soldats punis.

L'empereur remercia de l'histoire celui qui l'avait contée, il la trouva "charmante."

Charmante vraiment, défiante aussi, et trop vraie ; elle a beaucoup de pareilles et de sœurs ou de cousines dans le livre de M. d'Ideville. Les "petits côtés" ne se peignent jamais mieux que par les anecdotes.

Il y a donc des anecdotes sur tout un peu, beaucoup sur la vie intime du roi Victor Emmanuel, sur les familles princières de Rome ; l'auteur a vécu longtemps en Italie.

Mais le morceau touchant et le joyau du volume, c'est le récit de la célèbre évasion de Lavalette, en 1815, récit tout nouveau, appuyé sur des détails inconnus et des traditions privées. M. d'Ideville est allié de Lavalette : la vieille baronne de Forget, fille de l'héroïne du 20 décembre 1815 et qui vient de mourir à quatre-vingt-quatre ans, était sa tante.

Lavalette sortit de la Conciergerie sous les habits de sa femme, qui avait revêtu les siens ; trois minutes après l'évasion, le concierge découvrit la fraude. En se jetant sur lui, en le retenant de toute sa force pour qu'il ne courût point donner l'éveil, la femme de Lavalette gagna encore quelques minutes et le condamné à mort fut sauvé. L'affaire est assez connue ; je n'en veux retenir que les suites poignantes.

Cette admirable femme, épuisée par ce surprenant effort de courage, sortit l'esprit à peu près perdu de la prison où on la retint quelque temps. Elle se survécut plus de quarante ans, car elle n'est morte qu'en 1855, à un âge avancé, et ces quarante longues années, elle les passa dans un silence presque absolu.

Parfois, mais bien rarement, les personnes qui la avait connues jadis, mon pere particulièrement, parvenaient à lui arracher quelques mots, voire quelques bribes d'entretien.

La plupart du temps, un sourire triste errant sur ses lèvres était sa seule réponse et elle se renfermait dans son silence. Elle resta belle jusqu'à ses derniers jours. Sa taille élevée, sa démarche, ses attitudes avaient une noblesse une majesté qui frappaient les regards. C'était bien une des dernières grandes dames de la cour si brillante de Napoléon Ier. Mme Regnault de Saint Jean d'Angely, la comtesse Mollien et la duchesse de Rovigo, ses dernières contemporaines, venaient la voir fréquemment.

Un jour que dîne de Lavalette relevait d'une assez sérieuse maladie, je me trouvais étant seul enfant, dans son appartement. Elle était fort pâle et étendue sur une chaise longue "Viens, petit, me dit-elle dès qu'elle m'aperçut prends ma main, vois comme je suis faible ! Je ne pourrais plus retenir le gélier !

Je veux finir sur ce trait si saisissant.

Y.

(Dans la *Liberté*.)

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal.

La maison Grunewald annonce respectueusement à ses clientes qu'elle a récemment fait des réductions considérables dans les prix de ses célèbres pianos et orgues, afin d'en faciliter l'achat aux acquéreurs les plus dénoués, et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre elle a conclu des engagements les plus forts rabais avec les premiers fabricants du monde mettant à même d'offrir des marchés au public comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le moment un vaste assortiment de tous les genres favorite de pianos renommés dans le monde entier STEINWAY, PLEYEL, KNABE, HERR, DERMER, PISCHER, PEASE et les meilleures orgues telles que CLOUGH-WARREN, SCHONINGER. Elle est plus de cent pianos d'occasion de tous les fabricants qui seront rendus à moitié de leur valeur pour de comptant ou payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos sérieuses MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres en grand assortiment et aux prix les plus modiques CAHIERS, LIVRES de musique et tout qui est du genre. Soyez certain de visiter ces magasins avant d'acheter ailleurs vous aurez avantageux.

Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
1er oc26—1an

PROCUREZ-VOUS
—LE—
Directory de la ville,
ANNÉE 1887.
5400 noms nouveaux,
25,000
Changements d'anciens noms
Ce qui rend inutile les autres directories ce qui rend aussi le nouveau indispensable aux commerçants.
LE MOYEN LE PLUS PROMPT ET LE MEILLEUR
Des ce jourd'hui le Directory est de la faire de manière à ne rien laisser à désirer. Le nouveau recevra une attention nouvelle. Il en sera plus qu'un nombre restreint d'exemplaires en sus du nombre commandé. L. SOARIS Editeur
5 Allée Commerce (ale. coin de la rue du Camp 10 fé—

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
84 Rue Royale, N. O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, égalée en fondu d'une seule pièce, et même perfectionné mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibre pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont vé réellement un véritable cachet de perfection.
Accords et réparations de pianos une spécialité
20 mars—

A. CAPITON,
MARCHAND-TAILLEUR,
2.....RUE CARONDELET.....2
A l'honneur d'annoncer à ses clients et au public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un très beau stock de Marchandises qui se propose de vendre dans les meilleures conditions, et à la dernière mode, le tout garanti.
Il a son adjoint son fils Jean Auguste Capiton qui arrive de New-York où il a reçu de M. S. Stigelmann la Une avenue l'un des meilleurs tailleurs des Etats Unis, un diplôme sur l'art de la coupe. Il sera très heureux de recevoir la visite de ses amis et des fashionables de la ville.
20 avri—1 mois, Mar. Jeudi, Dim.

Je veux que vous accordiez
VOTRE PATRONAGE A NOTRE MAISON.
Nous sommes pleins de bienveillance pour notre clientèle, mais
Nous terrifions nos rivaux. Voici mon nom :
BAS PRIX.
Qui êtes-vous ?
W. G. TEBAULT,
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.
26 janv—tous les Dim—1 an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande.

DENTISTES.
EDOUARD J. de HART,
DENTISTE.
A transféré son bureau du No 195 de la rue du Canal au No. 13 de la rue des Dayades, près Canal. 28 nov—1an
Extraction de dents sans douleur.
Les prix les moins élevés demandés à la Nouvelle Orléans pour opérations par dentistes de premier ordre.
G. P. Maloney, Dentiste, D. D. S.
Bureau, 110 rue du Canal.
Entre St Charles et Camp.
Venez examiner mes modèles, vous informer de mes prix et vous faire exhiber ma Médaille pour travaux reconnus supérieurs.
25 août—
C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine, immédiatement après, 4 étiles formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le renvoyé de leur art.
Prix de table artificiel
Dr. GEO. A. COLOMB,
DENTISTE
Gradué du "Philadelphia Dental College."
No. 130 rue Canal,
Entre St Charles et Carondelet Nlle Orleans. Le Dimanche, 10 à 3 p.

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglaise et Américaine aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Satinés, Nottingham, Madras et Turcoma
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux 6 oct—1an

DATE DE FONDATION 1805
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.
New Orleans Insurance Company of New Orleans.
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3 rue Carondelet, entre Canal et Commune.
CAPITAL - - - $500,000

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouvelle Importation de
NATTES DE CHINE
sans joint et de qualité extra.
Toile cirée, Linoleum et Corticine
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus neuves en Crête Madras Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne,
TAPIS
Moquettes, Velours, Bruxelles et Impériales, Rags, Nattes, Tapisserie, etc., à prix réduits.
3 avril—
WEST END HOTEL.
Tous par NOUS FRERES
Restaurant de premier ordre, table, cave et service irréprochables. Ouvert jour et nuit. Repas à toute heure du jour et de la nuit. Spécialité de Fricassée de Lapin, Gibier, Poissons, Huîtres, Canards, Bécasses, Bécassines, Bécasses, Bécassines, Bécasses, Bécassines